

Ildikó LEHTINEN

LES VILLAGES KHANTYS ONT-ILS UN AVENIR ?

Les Khantys vivent en Sibérie occidentale, au bord de l'Ob et de ses affluents. À la suite de l'industrialisation pétrolière, la région est en mutation rapide. Comment le mode de vie des Khantys survit-il dans un monde en voie de globalisation ? L'article se propose d'analyser les modèles de survie, sur la base de travaux de terrain réalisés par l'auteur dans le village de Kyşyk, où la population continue de fonder son existence sur les ressources de la nature : la chasse, la pêche et l'élevage des rennes à petite échelle. L'existence, en 2001, de vingt gisements de gaz et de pétrole dans la région laisse mal présager de l'avenir. La survie au quotidien en tant que Khanty est un processus qui a produit des modèles divers.

Les Khantys, dits aussi Ostiaks, et les Mansis, dits aussi Vogouls, vivent en Sibérie occidentale au bord de l'Ob et de ses affluents. Le territoire qu'ils occupent est très étendu ; une partie relève aujourd'hui de l'unité administrative appelée « *okroug* autonome des Khantys et des Mansis ». La population de l'*okroug* est de 1 216 000 personnes, dont les Khantys représentent 0,8 %, les Mansis 0,5 % et les Nenets 0,1 %. Cette région connaît une industrialisation massive, en raison de l'abondance des gisements de pétrole qui s'y trouvent et qui, courant 2000, étaient au nombre de 500 (Haknazarov 2001, p. 63). Cette même année, la production de pétrole de l'*okroug* était de 181 millions de tonnes de pétrole, en moyenne 50 000 tonnes par jour (Kurikov 2001, p. 14).

Quand nous parlons des Khantys et des Mansis, nous parlons donc d'une population dont l'habitat est en mutation rapide et qui connaît un afflux considérable et incessant de populations venues de l'extérieur. Comment se protéger contre cet afflux ? Est-il possible de se protéger

et faut-il se protéger ? Les langues parlées par ces peuples sont-elles une garantie pour l'avenir ? Lauri Honko, dans ses réflexions sur les minorités parlant des langues finno-ougriennes, s'est demandé si les langues représentaient véritablement pour elles leur pays natal (Honko 1999, p. 27).

D'après Eric Hobsbawm, les éléments constitutifs d'une identité sont, outre la langue, la communauté de l'expérience historique, l'existence d'une élite culturelle confirmée et des facteurs d'environnement. À ces éléments il faut également ajouter la religion et les traditions. Les indicateurs d'identité sont divers et ils peuvent être amenés à changer. Dans le cas des Khantys et des Mansis, le drapeau de l'*okroug* des Khantys et des Mansis, à savoir l'unité étatique à laquelle ils sont rattachés, est un élément identitaire de deuxième rang : les indicateurs de leur identité doivent être identifiés, à mon avis, à un autre niveau, celui de la vie quotidienne.

La langue est en rapport avec les conditions de vie, la nature et le mode de vie. La survie des Khantys et des Mansis en tant que peuple relève de la politique nationale de l'État. Les chercheurs khantys et mansis ont étudié, au cours de ces dernières décennies, les diverses voies possibles pour préserver leur langue et leur culture traditionnelle. Ils ont organisé des écoles d'échange d'expériences, des camps ethnographiques, des cercles d'étude du pays, l'enseignement de l'ethnographie à l'école, des écoles du dimanche et des activités de clubs. Ils ont tenu des festivités auxquelles ont participé des élèves des écoles. Il y a eu, et il y a toujours, de plus en plus, des animateurs enthousiastes, qui ont organisé et continuent d'organiser, sans ménager leur temps et leurs efforts, des cercles d'activités tournés vers les enfants. Les droits des peuples autochtones comprennent le développement spontané d'éléments de culture, l'organisation de festivals, de fêtes ou de séminaires, la fondation de musées. Est-ce suffisant ? Au niveau administratif, tout semble être fait dans l'intérêt des peuples autochtones. Mais les lois en vigueur ne sont pas appliquées (Moldanova 2002). Il ne suffit pas d'organiser des fêtes pour maintenir en vie les identités.

Qu'est-ce qui permet de survivre ? D'après Eric Hobsbawm, les mécanismes de défense des petits peuples comprennent la langue avec la culture traditionnelle, qui font partie de la culture d'État (Hobsbawm 1991, p. 41). Lauri Honko a lui aussi réfléchi sur la signification de la

tradition dans la survie des peuples. Il la définit comme un ensemble d'éléments ou de systèmes culturels qui peuvent s'actualiser dans des groupes sociaux différents à des moments différents ou dans des corrélations différentes. Honko compare la tradition à un magasin, où l'on peut tout acheter, mais dont seule une partie est ouverte (Honko 1999, p. 22). C'est ainsi que la tradition est en partie « conservée », consignée dans les musées et dans les archives, dans les librairies ou dans les esprits, dans les mémoires. La tradition est une énergie, ou encore une source, à laquelle nous puisons quand le besoin s'en fait sentir.

L'énergie provient de la tradition — sans aucun doute. Comment les gens survivent-ils dans la jungle des cultures, des langues et des mutations ? quels modèles utilisent-ils ? La vie quotidienne offre-t-elle un mécanisme qui permette de survivre ? Dans un monde en voie de « globalisation », l'eau et la forêt permettent-elles aux Khantys de s'en sortir ?

Et encore : un chercheur issu d'une autre culture peut-il percevoir les stratégies de survie ? Nous le savons, les Khantys occupent un territoire immense, et le khanty se subdivise en dialectes, conformément aux conditions naturelles et historiques. La culture repose sur les activités humaine, mais les destinées et les choix individuels peuvent être liés à des modèles de comportement et de survie. Dans cet article, je me pencherai sur les modèles de survie des Khantys en appliquant la méthode de la microrecherche. J'ai réalisé des travaux de terrain pendant une semaine au village khanty de Kyšyk, en août 2002, et c'est sur cette expérience que je fonde mes réflexions (les notes de mes travaux de terrain sont en ma possession).

LE VILLAGE KHANTY DE KYŠYK AU BORD DU NAZYM¹

Le village khanty de Kyšyk se trouve dans l'*okroug* de Khanty-Mansijsk. C'est un village dit « national », situé au bord du Nazym, un des affluents de l'Ob, dans une zone de taïga caractérisée par une abondance de marais et de grandes forêts de pins cembro et de sapins.

¹ J'exprime ici ma reconnaissance à l'Institut de recherche sur les peuples ougriens de l'Ob pour l'aide qu'il m'a apportée dans mes recherches à Khanty-Mansijsk en 2002.

On y trouve peu de rennes, mais beaucoup de bêtes à fourrure. Le Nazym et ses affluents sont riches en poissons, et les collines environnantes sont couvertes de baies.

Le village doit son nom à Anna Kyšikova, une femme khantye, et il est mentionné dès la fin du XIX^e siècle. Son nom khanty, *Lor patkert*, signifie « campement sur le lac » (Nikonova, manuscrit). Dans son ouvrage, A. A. Dunin-Gorkavič présente les Khantys du Nazym comme des chasseurs. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, ils vivaient essentiellement de la chasse des bêtes à fourrure. Les prises moyennes par an étaient de 9 000 écureuils, 20 zibelines, 3 ours, 25 renards, 20 gloutons, 25 loutres, 15 cerfs, 6 500 coqs de bruyère, 300 lagopèdes, 6 000 gélinottes et 700 canards. Le Nazym et ses affluents ont toujours été riches en poissons. Outre le brochet, la brème, la lotte et la perche, on y pêche l'ide et la grémille. Le poisson était vendu non seulement cru mais aussi séché. De plus, la collecte des baies avait pour les autochtones une importance non négligeable : la baie la plus ramassée était l'airelle, avec une récolte annuelle de 400 pouds (Dunin-Gorkavič 1996, p. 216).

À l'époque soviétique et post-soviétique, la vie dans les villages a fait l'objet de nombreux articles de journaux, qui rendent compte des mutations qui ont sévèrement affecté le village de Kyšyk.

L'article intitulé « Où s'en vont les hirondelles » (*Leninskaja Pravda*, 16.6.1984) présente un aperçu des « progrès » accomplis pendant la période soviétique et brosse une image idyllique de la vie au village.

Kyšyk a été fondé en 1920 à l'emplacement d'un petit village de tentes rassemblant quelques familles. Ce n'est que dans les années 1960 que la structure du mode de vie a commencé à changer : à cette époque a été mise en service une petite unité de production reposant sur les activités traditionnelles. En 1982, celles-ci comprenaient la chasse, la pêche, la collecte de baies, de pignons et de plantes médicinales, une scierie, un élevage de bêtes à fourrure et l'entretien des chevaux. Les chasseurs racontent que leur prise annuelle était de 150 écureuils, en plus des zibelines et des martres. Il y avait également des activités nouvelles, comme le ramassage des champignons, à l'intention surtout des habitants des villes. Il était aussi prévu d'extraire des cailloux du Nazym, ce qui s'est heurté à la résistance des habitants du village, surtout des pêcheurs. Le journaliste a pu découvrir des chants khantys, et le chasseur N. M. Horov lui a présenté des extraits des jeux scéniques

de la fête de l'ours. L'article était illustré par une photo représentant des jeunes filles khantyes en train de chanter et deux Khantys porteurs de leur culture traditionnelle : le chasseur Horov, déjà mentionné, et A. T. Vagatov. Les illustrations, à en juger par l'expression satisfaite des visages, illustrent l'atmosphère souriante de l'ensemble de l'article.

L'article d'Antonina Nikonova, en 1987 (*Leninskaja pravda*, 21.11.1987), intitulé « Ce que dit le murmure des pins », est un cri d'alarme pour la nature.

L'auteur relate en phrases dépouillées comment la scierie menace la forêt, comment les pins disparaissent, et avec eux le lichen, cette réserve d'énergie de la taïga. Le choc des cultures est une menace pour la nature. Les migrants ont des chiens de garde, qui s'attaquent aux rennes, voire aux éleveurs. Les promeneurs considèrent que tout ce qui est dans la nature est à leur disposition, y compris les rennes, et ils abattent ainsi les rennes domestiques comme des animaux sauvages. Ils se déplacent en scooter des neiges, abîmant la végétation des sous-bois. Nikonova en appelle aux décideurs et demande que cet état de choses soit rectifié : « Passons des paroles aux actes : pendant que j'écris, les derniers pins disparaissent. »

Après l'effondrement de l'Union soviétique, en 1998, un article intitulé « En attendant les changements » (*Novosti Jugry*, 22.8.1998) présente un Kyšyk se débattant dans les affres du chômage et tentant de survivre. L'unité de production ayant interrompu l'essentiel de ses activités, les habitants n'avaient plus pour vivre que les ressources naturelles. Les photos de Vitalij Kopnov montrent la vie quotidienne du village ainsi qu'un jour de fête : des vieillards en attente de jours meilleurs, une distribution de prix et les berges du Nazym avec les barques.

Le journal en khanty *Hanty Jasang* a écrit à deux reprises sur le village. Le 29 juin 2002, le journaliste Vladimir Alikov s'est rendu dans ce village connu pour la chasse et la pêche et il relate ce qu'il a vu. Au mois de juillet est paru un entretien avec Vasilij Nikonov, officiellement russe, mais vivant comme un Khanty. Il est connu dans la région pour ses talents d'artisan. Il utilise les racines et l'écorce des pins pour fabriquer des récipients selon le modèle traditionnel, que lui a enseigné sa femme, Antonina, qui est khantye. Un Russe qui présente l'artisanat khanty ? Ainsi trouve-t-on à Kyšyk une étincelle d'espoir.

KYŠYK EN AOÛT 2002, D'APRÈS MES EXPÉRIENCES DE TERRAIN

En 2002, Kyšyk avait 800 habitants. Les autochtones, les Khantys, n'y représentent qu'un peuple parmi d'autres, puisqu'on trouve dans le village des représentants de quarante-sept ethnies. L'école accueille cent cinquante enfants et dispose d'un corps enseignant de vingt-deux personnes, le jardin d'enfants travaille avec soixante-dix enfants. L'unité de production emploie quarante travailleurs, vingt personnes travaillent dans l'administration ou dans la culture — à la bibliothèque, au musée, à la maison de la culture, au bureau de poste, dans les services. Les autres sont au chômage. Une nouvelle école, un nouveau jardin d'enfants, un hôpital sont en projet.

Que représentent ces chiffres à l'échelle de la région ? Kyšyk re-lève du *raïon* de Khanty-Mansijsk, qui a une superficie de 46 400 km² et dont la population se compose de 18 500 personnes, dont 1 576 autochtones, parmi lesquels 406 chômeurs (Haramzin 2002, p. 190). Le *raïon* est le « garde-manger » de la capitale. Le poisson, la viande de renne, les champignons et les baies sont produits en vue des besoins de la région urbaine, et de petites unités de production se concentrent sur l'élevage des bêtes à fourrure. Il n'y a dans la région que quelques éleveurs de rennes, le nombre de ces derniers s'élevant en 2000 à 126 (Haramzin 2002, p. 184). Le plan pour 2001-2005 a pour objectif d'agrandir l'unité de Kyšyk (Haramzin 2002, p. 187). L'existence, en 2001, de vingt gisements de gaz et de pétrole dans la région laisse également présager de l'avenir (Kurikov 2001, p. 169).

La population continue à fonder son existence sur les ressources de la nature : la chasse, la pêche, l'élevage de rennes à petite échelle, le ramassage des champignons et des baies demeurent la garantie de la survie. L'expérience et les savoir-faire des Khantys deviennent une valeur reconnue du point de vue des nouveaux venus. La survie au quotidien en tant que Khanty est un processus qui a produit des modèles divers.

LES MODÈLES DE SURVIE²

L'*assimilation* est caractérisée par l'adoption de la culture dominante et par la substitution aux valeurs traditionnelles de valeurs compatibles avec cette dernière.

À Kyšyk, ce groupe se compose des lycéens. La culture de la jeunesse favorise la globalisation, l'adoption de normes universelles, et ne laisse aucune place à la culture khantye. La volonté d'assimilation est puissante, elle se manifeste dans les pratiques vestimentaires inspirées des publicités télévisées. Les plus extrémistes des jeunes filles se teignent les cheveux en blond pour masquer leur origine.

L'*isolement* est caractérisé par le rejet de la culture dominante et en même temps par le repli sur soi, le choix des valeurs traditionnelles au prix d'un isolement total de la société.

Ce groupe ne se voit guère dans les rues de Kyšyk. Il n'en existe pas moins. Il comprend les familles khantyes qui, dédaignant la société, se sont installées dans la taïga et y vivent suivant leur bon vouloir et les règles de la nature. Il s'agit d'un choix conscient, d'une sorte de fuite devant la modernité.

Le village de Kyšyk est une unité administrative. Ceux qui ont fait ce choix demeurent à l'intérieur du territoire du village, sur les berges des affluents du Nazym. La distance de leur habitat par rapport au centre est de plusieurs centaines de kilomètres. Parfois, le village le plus proche est lui aussi fort éloigné, au printemps et à l'automne l'état des voies de circulation ne permet pas l'accès au chef-lieu du *raïon*. En revanche, l'été, par voie fluviale, et l'hiver, en traîneau ou en scooter des neiges, les distances sont aisément franchies.

Vu de l'extérieur, ce choix apparaît peut-être fondé. Les familles vivent dans leur environnement, les enfants avec leurs parents. Les aspects discutables sont l'absence totale de scolarisation et d'assistance médicale. Les parents et les enfants parlent khantye, ils connaissent mal le russe. C'est, de manière générale, la mère qui gère au village les

² La vision du monde fait partie de la survie. Ici, je ne me suis pas penchée sur le comportement religieux de la population du village. Svetlana Tjulina, chercheuse à l'Institut de recherche sur les peuples ougriens de l'Ob, a étudié notamment les emplacements sacrificiels du village en 2001-2002.

affaires de la famille ; dans son costume traditionnel, elle fait des apparitions pleines de dignité. Mais, parlant mal le russe, elle ne bénéficie pas des meilleurs services et elle fait l'objet de railleries.

Ceux qui ont choisi l'isolement ont préféré le mode de vie de la taïga pour garantir leur survie. La taïga, à savoir la nature, leur dispense sa chaleur, leur donne un sentiment familier de sécurité et de continuité, avec le maintien des valeurs traditionnelles héritées de leurs pères et de leurs mères. Les enfants font partie de ce monde. Ils vont à l'école irrégulièrement, ou pour certains pas du tout. Au plus tard à l'âge de dix-huit ans, les jeunes finissent par se confronter à la société. Le service militaire risque d'être un choc douloureux, mais il arrive que quelques jeunes mènent à bien les processus qui les conduisent à une profession.

Le mode de vie traditionnel ne tolère pas la consommation d'alcool, au moins dans la taïga. Quand les hommes ont l'occasion de se retrouver au village, ils ont l'habitude de s'en procurer.

Le choix du mode de vie traditionnel découle d'une vision de la vie dualiste : les valeurs traditionnelles dominent dans la taïga, les valeurs dominantes de la culture urbaine au village. Les valeurs traditionnelles ne sont pas suffisamment estimées pour être adoptées ailleurs.

La marginalisation est caractérisée par un balancement entre les deux formes de culture. L'individu n'attache pas d'importance à sa culture et ne la reconnaît pas suffisamment, sans pour autant adopter celle de la population dominante.

À Kyšyk, ce modèle est représenté par les jeunes et par une grande partie des habitants d'âge moyen. Ils sont déchirés entre les deux cultures, leur réussite scolaire n'a pas été à la hauteur de ce qu'ils attendaient, ils sont restés au chômage faute de mieux, et pour beaucoup de jeunes le chômage est un modèle hérité en famille.

Rares sont les personnes d'âge moyen et les jeunes qui connaissent le khanty. Pour les jeunes nés dans les années 1970, le khanty n'est que la langue des chants populaires étudiés en cours d'ethnographie à l'école. Mais leur russe n'est pas bon pour autant. Le mode de vie traditionnel khanty leur a donné l'aptitude à pêcher et à ramasser les baies ainsi qu'à confectionner quelques mets simples suivant les recettes d'autrefois. Les femmes ne savent plus travailler les peaux,

alors que les hommes sont plus nombreux à maîtriser les savoir-faire du travail du bois.

Les familles vivent au village. Leurs seules ressources proviennent de la nature : il s'agit de la pêche, de la chasse et du ramassage des champignons. Les jeunes femmes réalisent aussi des produits d'artisanat. Elles fabriquent des bijoux faits de perles multicolores, ainsi que des poupées, des coussinets à épingles et des sacs, sur commande du Centre des arts de Khanty-Mansijsk. Il ne s'agit pas là de savoir-faire hérités d'une génération à l'autre. Les jeunes femmes apprennent l'art de broder avec les perles à l'école, aux cours de travaux manuels. Les motifs proviennent des livres, ils ne reflètent aucun lien avec la région.

L'intégration est caractérisée par la tentative de s'adapter à la culture dominante tout en préservant l'identité culturelle originelle.

À Kyšyk, de nombreuses personnes et familles suivent ce modèle ; selon leurs destinées et leurs expériences, ce groupe se divise en deux composantes principales.

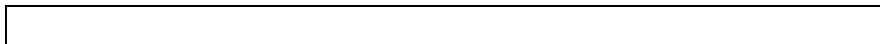
La première est composée de personnes ayant eu beaucoup de chance : ce sont des femmes âgées, nées entre 1930 et 1940, qui ont été obligées d'adopter des valeurs différentes de celles dont elles avaient hérité, les valeurs propres à la culture dominante. Leur vie a été faite de rude labeur, et elles ont connu la raillerie que suscitait leur identité.

La tradition était à l'arrière-plan et n'était sollicitée qu'en situation de crise. Pour elles, la culture traditionnelle repose encore sur la mémoire. Elles sont conscientes d'en être les dernières porteuses, elles savent que le mode de vie traditionnel est en train de s'éteindre. L'artisanat et les habitudes alimentaires forment un pont entre hier et aujourd'hui. Elles n'ont pas encore oublié la nourriture cuisinée par leur mère, leur grand-mère ou leur marraine et elles ont du mal à se faire aux friandises et aux produits laitiers. Elles maîtrisent bien leur langue et, de plus, parlent et écrivent le russe, qu'elles ont appris à l'école. Elles sont le point de rencontre de deux cultures. Au cours de leur itinéraire, elles ont été confrontées à des choix : leur stratégie de survie a consisté à choisir la culture dominante. Elles ont appris le russe, sont allées à l'école et ont vécu une pleine vie de travail pour leur famille et pour son bien-être. Après leur départ à la retraite, elles sont retournées à leurs racines et ont fait un choix conscient en faveur de la culture traditionnelle. Ce choix est empreint de nostalgie, mais du point de vue

de leur bien-être, c'est un choix salubre, c'est l'unique voie qui leur permet de faire face aux difficultés matérielles. Étant à la retraite, elles sont libres d'être elles-mêmes, de connaître leur culture et de reconnaître leurs valeurs. Leur retour est facilité par le fait que ce choix leur garantit les moyens de vivre, puisque la tradition est utile et l'artisanat nourrit son homme.

Il y a toujours des combattants qui puisent leur énergie dans les traditions. Ils respectent les valeurs traditionnelles et tentent de les adapter à la vie contemporaine. On trouve parmi eux des quinquagénaires, hommes et femmes, qui réfléchissent à leurs choix et tiennent compte non seulement de leur bien-être, mais aussi des traditions locales khantyes. Ce sont des combattants par nature, qui luttent pour un avenir meilleur. La pollution de l'environnement les rend furieux, car ils voient en elle un obstacle à la poursuite du mode de vie traditionnel et la condamnation à mort de leur identité. Ils affichent leurs connaissances, écrivent dans la presse, impriment des tracts et sont prêts à former les jeunes. En transmettant leur savoir aux jeunes, ils entendent suivre les enseignements particulièrement denses de leurs ancêtres. Ils ont trouvé également des méthodes pour leurs activités : ils organisent des expositions d'artisanat, font venir dans les villages des camps de formation. Ils fondent des musées. La position de ces combattants-militants est conciliante. Ils sont également suivis par certains habitants russes du village, qui sont disposés à adopter la langue et les traditions khantyes. Ils entendent influencer le comportement des familles et surtout les enfants. Les enfants, attirés par la liberté et par le caractère aventureux de la vie dans la taïga, sont disposés à les suivre.

Le choix conscient implique la fuite dans la nature et en même temps le besoin de trouver une issue. Le plus important, c'est le respect des valeurs traditionnelles et l'aspiration à les adapter au mode de vie moderne. Un retour réussi au passé, c'est-à-dire la pratique des activités traditionnelles, peut aboutir à l'intégration dans une autre culture, la culture dominante, de sorte que cette dernière accepte les valeurs du peuple minoritaire.





Madame Daria représente l'une des familles qui se sont installées dans la taïga. (Photo Ildikó Lehtinen.)



Un bébé khanty dans son berceau en écorce de bouleau. (Photo Ildikó Lehtinen.)

CONCLUSION

Dans la région des Khantys et des Mansis ont vu le jour des propositions de loi et des décrets destinés à améliorer la situation des peuples autochtones. Des sociologues ont étudié et proposé divers modèles stratégiques, parmi lesquels la création de parcs ethno-écologiques, où dominerait le mode de vie traditionnel. Il s'agirait de centres économiques, culturels et de formation. Dans le projet des parcs ethnoculturels, on a tenu compte des souhaits de la population. Mais les sondages montrent que les minorités nationales, elles aussi, désirent vivre dans des conditions caractéristiques de la culture dominante, ce qui est tout à fait leur droit (Haramzin 2001, pp. 12-13).

Si l'on choisit dans le « supermarché » de la tradition les fêtes et les événements particuliers, on privilégie les éléments les plus superficiels. À mon sens, c'est au contraire dans le quotidien que se trouve l'essence des valeurs culturelles. J'estime que le réseau scolaire national, les programmes d'enseignement et la plupart des activités de clubs et autres ne peuvent aboutir à des résultats que s'ils correspondent à un besoin, autrement dit si les familles y sont prêtes et si elles les demandent.

Le tournant dans les cultures des Khantys et des Mansis provient des mutations qui ont eu lieu dans l'univers des valeurs et des normes. En toile de fond, il y a l'époque tsariste, où les changements se produisaient avec une grande lenteur. Le pouvoir soviétique est intervenu de force dans la culture khantye. Cette intervention a eu lieu non seulement au niveau abstrait, idéologique, mais aussi très clairement dans la vie de chaque famille. La société a commencé par absorber la main-d'œuvre masculine — les hommes servaient à l'armée, à l'industrie, aux géologues en tant qu'interprètes. Ensuite le pouvoir a jeté une ombre sur la vie des enfants, confinés de force dans des établissements scolaires fermés. L'école a annihilé les valeurs, la langue et l'échelle des valeurs sociales. À l'époque postsocialiste, le système de normes a perdu son sens, mais rien n'a été proposé à la place.

Pénétrer partiellement la culture dominante tout en respectant ses propres valeurs est une tâche difficile. L'intégration est un objectif pour lequel il faut commencer par respecter ses valeurs. Ensuite seulement il est possible de les faire accepter par autrui. Le choix conscient est un signe de vigilance et témoigne également que ses auteurs sont capables

de vivre avec leur époque. Les destinées de ceux qui ont eu de la chance et de ceux qui ont su s'intégrer, mais aussi celles des isolés et des marginaux ont quelque chose à nous apprendre : le respect de la nature et l'aptitude à vivre à son rythme, le respect du travail et de l'éthique du travail.

BIBLIOGRAPHIE

- DUNIN-GORKAVIČ 1996 = ДУНИН-ГОРКАВИЧ А. А. : *Тобольский Север, Географическое и статистико-экономическое описание страны по отдельным географическим районам*, том 11, Москва, 1996.
- НАКНАЗАРОВ 2001 = ХАКНАЗАРОВ С. Х. : *Полезные ископаемые Ханты-Мансийского автономного округа и охрана окружающей среды*, Издательство Томского университета, Томск, 2001.
- HARAMZIN 2001 = ХАРАМЗИН Т. Г. : « О путях, вариантах, моделях развития коренных малочисленных народов Севера », *Материалы IV югорских чтений*, Ханты-Мансийск, 2001, стр. 3-15.
- HARAMZIN 2002 = ХАРАМЗИН Т. Г. : « О проекте программы устойчивого развития овских угров », *Народы северо-западной Сибири*, вып. 9, Издательство Томского университета, Томск, 2002, стр. 181-194.
- HOBSBAWM Eric J., 1991, *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge : Cambridge University Press, Canto edition.
- HONKO Lauri, 1999, « Traditions in the Construction of Cultural Identity », *National History and Identity*, *Studia Fennica Ethnologica*, 6, pp. 19-33.
- KURIKOV 2001 = КУРИКОВ Владимир : *Югра – энергетическое сердце России*, Санкт-Петербург, 2001.
- MOLDANOVA Tat'jana, 2002, « The Future of the Culture of the Ob-Ugrian Peoples », in *Siberia : Life on the Taiga and Tundra*, edited by Ildikó Lehtinen, Helsinki : National Board of Antiquities, 2002, pp. 218-223.

Manuscripts

LEHTINEN Ildikó, Kenttämüstiinpanot 2002, Museovirasto (Helsinki).

NIKONOVA = НИКОНОВА Антонина : Топонимика – язык земли, Топонимика Назымского края, Научно-исследовательский институт обско-угорских народов.

Articles de journaux

ГЛУХИХ А. : « Там, где живут береговые ласточки », *Ленинская правда*, 18.6.1984.

НИКОНОВА А. : « О чем шептали кедры », *Ленинская правда*, 21.6.1987.

КОПНОВ Виталий : « Кышык: в ожидании перемен », *Новости Югры*, 22.8.1998.

АЛИКОВ Владимир, 2002, « Омась велпасн », *Ханты ясанг*, 29.6.2002.

НОВЮХОВА Надежда, 2002, « Шуши ех вер нух алмал », *Ханты ясанг*, 20.7.2002.

RÉSUMÉS

Есть-ли будущее у хантыйских деревень

Ханты живут в Западной Сибири в бассейне реки Оби в Ханты-Мансийском автономном округе. Освоение месторождений нефти и газа в местах проживания обских угров противоречит их образу жизни. Как традиционное хозяйство сохраняется во время глобализации? Автор анализирует модели традиционного уклада жизни хантов, основываясь на этнографических полевых работах, проведенных в хантыйской деревне Кышык.

Onko hantikylillä tulevaisuutta?

Hantit asuvat Länsi-Siperiassa Ob-joen ja sen sivujokien varsilla Hanti-Mansian piirikunnassa. Öljyteollisuuden ansiosta alue on muutosten paineessa. Miten hantien elämäntapa selviytyy globalisaation aiheuttamista muutoksista? Artikkelissa tarkastellaan hantien selviytymismalleja kansatieteellisen kenttätutkimuksen keinoin Kyšykin hantikylässä, jossa toimeentulo perustuu kalastukseen, metsästykseseen ja pienimuotoiseen poronhoitoon. Tulevaisuuden taivaalla hämmöittää se seikka, että alueelta on tavattu vuoteen 2001 mennessä

20 öljy- ja kaasuesiintymää. Selviytyminen arjesta ja selviytyminen hantina on prosessi, joka on tuottanut erilaisia malleja.